

et leurs charrieurs d'eau. Il y a des gens qui croient que l'éducation fait du mal, et qui voudraient tenir tout le monde dans l'ignorance, croyant que cela le retient dans l'innocence. Ils pourraient avoir raison, quoiqu'il ne le croie pas, mais je ne veux pas discuter cela. Nous sommes comme je vous disais entourés d'anglais, d'écosais, d'américains qui améliorent leur culture, qui instruisent leurs enfants pour en faire des marchands habiles, des ouvriers adroits, des manufacturiers solaires, des agriculteurs expérimentés. Si nous ne les imitons pas, si nous ne perfectionnons pas notre culture, si nous n'établissons pas de manufactures, si nous n'améliorons pas nos races d'animaux afin de pouvoir les montrer au marché à côté des autres, nous deviendrons les irlandais de l'Amérique; nous verrons nos villes, nos terres envahies par des hommes qui ne sont pas plus intelligents que nous, qui ne sont pas aussi forts que nous, mais qui ont cette énergie, cette confiance en eux-mêmes que donne une éducation pratique adaptée aux besoins usuels de la vie.

*Jérémie.*—Tout cela est bel et bon; mais on ne me rattrapera pas à faire des expériences. J'en ai eu assez d'une.

*Bonsens.*—Je ne te dis pas de faire des essais les yeux fermés, ni de croire, les yeux fermés, ce que te dit le premier venu. La sagesse, selon moi, consiste à ne pas être le premier ni le dernier à recevoir une vérité nouvelle. Il y a des gens riches qui font des expériences par goût plus encore que par besoin. Ce sont les véritables bienfaiteurs de leurs semblables. Eh bien! il ne faut pas les regarder comme des fous en secouant la tête, mais étudier ce qu'ils font; cela ne coûte rien. S'ils réussissent, on les imite et les remercie. S'ils ne réussissent pas, eh! bien, on leur doit encore plus de reconnaissance, puis que outre le désagrément de la perte réelle, ils ont le chagrin du non-succès, et nous ont rendu service dans les deux cas. Quant à toi, Jérémie, tu as peut-être accepté légèrement la marchandise d'un spéculateur; mais je ne suis pas bien sûr qu'il t'ait attrapé, car la terre ne se transforme pas en un an; les remèdes qu'on lui administre mettent plus de temps à opérer sur elle que ceux qu'on nous donne.

*Pétrus.*—Ça se pourrait bien en effet, et toujours, voilà Androche qui est bien

fier de ses cochons. Il ne regrette pas, je suis sûr, les dix piastres qu'il a données pour sa première couple de cochons de lait. Aussi je l'ai tant tourmenté! Mais qui est-ce qui nous arrive là? Eh mordiennel c'est Julien Charlot. Entre donc, mon garçon. Content de te voir; il me semble encore voir ton brave père, ce brave Charlot la roupie. Mais qu'est-ce que je dis? j'oubliais. Comment donc t'appelles-tu maintenant? de ton vieux nouveau nom, monsieur de Paraluie je crois?

*Julien.*—Eh! laissez donc cela, je vous prie, mon bon Pétrus; oublions ces folies-là. J'ai quitté la ville pour venir vous demander à tous des conseils, surtout à ce brave monsieur Bonsens en qui mon père avait tant de confiance, et je vous assure que la ville ne me reverra pas de sitôt, à moins que vous ne me jugiez plus fait pour vivre à la campagne.

*Bonsens.*—Allons, allons, voilà une bonne résolution. Il me semble que la ville est déjà assez encombrée, les professions au moyen desquelles on y vit assez remplies, pour que ceux qui peuvent faire autrement n'aillent pas grossir le nombre de gens qui s'y fourvoient par faux orgueil, par une fausse conception de la vie, et qui croient qu'on est plus riche et plus heureux à la ville, parce qu'on y porte du drap plus fin, du linge plus blanc, parce qu'on habite des maisons plus parées, parce qu'on se lève et se couche plus tard. C'est une grande erreur. Il y a des gens à la ville qui paraissent, et qui en effet sont plus riches qu'à la campagne; mais c'est parce qu'ils sont entourés d'un plus grand nombre de pauvres, ou du moins de gens qui dépendent d'eux pour leur travail, et dont il dépend à leur tour pour leurs revenus. Ainsi, Julien, mon garçon, toi qui peux commencer à la campagne quelque industrie agricole ou autre avec des avantages que bien peu d'hommes possèdent à leur début, j'espère que tu viendras vivre parmi nous; et faire du bien à ceux qui vivront autour de toi, tout en augmentant ton bien être. Quoi que tu sois à l'aise déjà, persuade-toi bien, et je te le dis parce que j'en ai fait l'expérience, que tu ne seras heureux et que tu ne conserveras ce que tu possèdes, que par le travail. Un travail, n'importe de quelle espèce, est le plus sûr remède contre l'indigence ou l'ennui. Mon